

XYZ. La revue de la nouvelle

Le ru

Patrick Guay



Number 66, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, P. (2001). Le ru. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 29–32.

Le ru

Patrick Guay

C'est un genou qui aurait émergé en premier. L'hameçon bien ferré dans le pantalon. Quand il aurait été assez près de la rive, j'aurais fait quelques pas dans l'eau, incapable de le ramener plus avant. J'aurais empoigné l'homme par son veston. Remarquez : les coudes sont élimés, il manque un bouton à sa chemise, celui du col. Ses pieds sont nus. Un noyé. Suicide ou meurtre ou accident, on ne sait pas pour l'instant. Le genre d'histoire qui fait les manchettes, dans certains journaux, même quand la planète gronde. Je ne la raconterai pas à leur manière à eux, mais je tenterai d'être bref et suffisamment précis.

Le titre en serait « Le ru ». Pour l'instant, disons que j'envisage deux ou trois dénouements possibles à cette histoire pas compliquée du tout. J'ai un sujet, une manière de point de départ : un homme pêche là où, manifestement, l'eau est impropre à la survie d'aucun poisson. Le sujet se distingue du thème, comme l'ont vu la plupart des théoriciens (je pense en particulier à un article de Shlomith Rimmon-Kennan, dont je crois qu'il s'intitule « Qu'est-ce qu'un thème ? », tout bonnement). Ainsi, en narrant les aventures d'un capitaine et de son équipage partis à la recherche d'une monstrueuse baleine blanche (c'est le sujet), *Moby Dick* aborde la question de la lutte entre le Bien et le Mal (c'est le thème, un des thèmes du roman, plus exactement). Pour l'instant je n'ai pas de thème. Ça viendra, j'en suis sûr, ça se dessinera, lentement, ou ça surgira promptement, en feu d'artifice.

J'imagine qu'un homme pêchait là, bien tranquille. L'homme que j'imagine a une cinquantaine d'années, dix de moins que moi, ce qui m'autorise ou m'oblige (je ne vois pas si ça fait une différence) à inventer — non : à projeter (il y a une différence : j'aime beaucoup me livrer sans le détour de la fiction). Il pêche, debout sur un quai, dans un petit ruisseau où ne nage manifestement aucun poisson. Comment peut-il l'ignorer ? C'est déjà un élément, disons, de suspense, à tout le moins d'attente. Il n'est pas sûr qu'il

ne le sache pas. Pour le moment, j'hésite. À son vilain costume, on devine aisément ses infortunes passées. Une certaine sérénité se dégage pourtant de sa mine. Un lecteur scrupuleux parlerait plutôt d'implication, ou d'induction, de possibilité. Cet homme n'est ni heureux ni malheureux. Il n'a pas eu une vie difficile — plus simplement, tout bonnement, il n'a pas eu de vie. Pas toujours celle qu'il voulait en tout cas. Comment conclurait-il au bonheur ou au malheur ? C'est à ça qu'il pense au moment de jeter sa ligne. Il n'a pas même pris la peine de mettre un ver à l'hameçon. C'est signe qu'il sait. Ou est-ce l'inattention ? À moins qu'il n'ait plus toute sa tête. (Fin possible : l'homme prend un poisson, déjoue ainsi nos calculs et fait basculer le récit... Peut-être est-ce nous qui n'avons pas toute notre tête.)

S'il ne jetait pas sa ligne, ce jour-là, dans une eau insalubre, c'est sa propre personne qu'il y lancerait, lui qui ne sait pas nager. L'eau est peu profonde, mais on prétend qu'il est possible de se noyer dans moins d'un mètre d'eau. Dans presque rien. Je le crois. L'homme le croit aussi. Même : il y songe avec honte alors que passe tout près un vol de pigeons. Il reconnaît ce claquement d'ailes qui leur est tellement particulier.

Le ruisseau coule en ville, c'est un ru qui passe sous un pont la reliant à la plus proche banlieue. Je pense qu'on peut imaginer cela. Je pense plus exactement au ruisseau de la Brasserie, à Hull, où je suis passé l'autre jour, et j'ai pensé à cette scène de l'homme pêchant là, à ce qui pouvait lui arriver et aux raisons qui l'auraient poussé à y jeter sa ligne plutôt que sa propre personne. Une paire de vieilles espadrilles traînaient sur le quai. Le temps était frais. Pas froid. On connaissait, rappelez-vous, un printemps lamentable, une sorte d'hiver opiniâtre. Quand le soleil perçait les nuages, sa chaleur réchauffait immédiatement, comme quand, disons, j'embrasse mon fils ou que mon fils m'embrasse. Je n'ai pas osé déranger cet homme, perdu dans ses pensées — car j' imagine combien il serait paradoxal de rester là sans penser, assis sans bouger des heures durant, alors qu'aucun poisson ne mord ni ne mordra. J'ai donc imaginé qu'il était loin dans ses pensées, hors d'atteinte. Plus encore : je lui ai prêté des pensées, des pensées

d'homme pêchant dans une eau croupissante. Je me suis mis à sa place, lançant ma ligne à mon tour, et attendant.

J'ai attendu. Je ne sais pas combien de minutes se sont écoulées ainsi. Personne n'est passé. J'ai dû m'inventer mes propres pensées d'homme seul, qui ont fini par se confondre avec mes pensées réelles (à moins que ça ait toujours été le cas). De toutes mes forces, j'ai fait en sorte que ça n'arrive pas, que mes imaginations d'homme seul ne se confondent pas avec mes pensées, jusqu'à ce qu'une bulle, suivie bientôt de quelques autres... À la surface de l'eau, un frémissement — se pourrait-il que?... Je me suis rappelé le conseil de mon père : Sois patient. Observe.

Je l'ai souvent observé, mon père. Ce n'est pas un homme facile à percer, à deviner. Il est comme beaucoup d'hommes. Je passe sur les détails, pour l'instant. Je dirais de lui, pour résumer, qu'il a fondé son existence d'homme sur « l'art subtil de se laisser porter par le cours des choses comme une barque vide par le fleuve » (Emmanuel Carrère). Je pense que c'est ce qui le caractériserait le mieux. Sur le sujet des femmes, par exemple, c'était tout lui. Pour les boulots aussi. Si ce n'est pas celui-là, c'en sera un autre. Je ne crois pas cependant qu'il ait cru tout d'égale importance, ni d'égal intérêt, que toutes les femmes se valaient, par exemple, ou tous les boulots. Que chaque jour qui passe valait le précédent. Mais je n'ai jamais été certain de rien, en ce qui le concerne en tout cas. Un autre exemple. Il n'ouvrait pas la bouche, le matin, de tout le déjeuner, mais je lisais bien dans ses yeux : aujourd'hui, tout peut arriver. Ou : il peut ne rien se passer. Et je croyais comprendre que, pour lui, c'était du pareil au même, et qu'il acceptait l'une et l'autre éventualité avec la même indifférence, la même sorte de contentement un peu fatigué.

Ce genre d'attitude donne des résultats insoupçonnés, parfois. Personne de plus persévérant que lui, répétaient ses camarades, connaissances, frères et sœurs. Cette persévérance procédait en fait de son indifférence. Sa patience n'était que la conséquence du détraquement de son horloge intérieure, ni plus ni moins. Dix minutes ou dix heures, que ce que vous soyez en train de faire vous plaise ou non, quelle différence ? Dix heures,

ce n'est jamais que le prolongement de dix minutes, quand on voit défiler à la caisse des visages tous pareils ou que l'on guette, assis contre un gros arbre, la venue d'un orignal qui ne vient jamais (papa aimait bien la chasse et la pêche), ou qu'un bois de sapins cède la place à un autre puis à cent autres bois de sapins sur une route invariablement la même, à de rares accidents près, indifférents après tout au principe de la route, qui est de permettre le déplacement, peu importe la destination — Baie-Comeau, Hauterive, Sept-Îles. Ou Hull.

Comment peut-il passer ces énormes heures assis dans sa chaloupe à ne rien prendre ou presque, sans fumer, sans boire un coup, sans lire, sans dire un traître mot ? Ma mère se posait cette question avec un étonnement constant. Patience, persévérance ou folie. À ce point. Untel cherchera sans succès la route des Indes toute sa foutue vie, un autre abandonnera après des années sans savoir qu'il atteignait enfin la côte. Qui est le plus sage ? Le plus fou ? Échec ou réussite, ainsi envisagé, c'est pareil.

C'est comme moi, qui attendais toujours. Rien. Le temps avait passé. Je le jurerais. Combien de minutes ? Je n'aurais su le dire avec précision. Beaucoup. J'ai eu tout le loisir d'inventer des fables, de jongler. L'être humain est demeuré un grand fabricant de fables. Et un consommateur insatiable. Le cinéma, par exemple, américain, indien ou autre, est une puissante machine à produire des fables. Les Grecs, à côté, avec leurs histoires divinement extravagantes, ont l'air d'enfants d'école. Et...

C'était sûr cette fois ! Quelque chose retenait ma ligne, fermement. D'abord, je l'ai crue au fond, sur quelque souche ou pneu ou carcasse métallique. Mais bientôt, la ligne s'est insensiblement relâchée, et j'ai senti bouger ma prise. Très lentement, comme dans un rêve. Il m'a fallu quitter le quai, descendre jusqu'à la berge, manœuvrer prudemment pour ne pas perdre pied. Ce faisant, je ramenait le corps, laborieusement.

Je n'ai pas osé regarder son visage. Je n'aurais pas supporté ça. Mais quelle nouvelle ça ferait. Cadavre repêché ! Un homme pêche le cadavre de son fils. Il ramène le cadavre de son propre fils ! Pêche macabre ! On aurait l'embarras du choix.